Françoise Waquet, *Une histoire émotionnelle du savoir (XVII^e-XXI^e siècle)*

Christiane De Craecker-Dussart

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/lhomme/36879>

DOI : 10.4000/lhomme.36879

ISSN : 1953-8103

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 27 février 2020

Pagination : 153-156

ISBN : 9782713228360

ISSN : 0439-4216

Référence électronique

Christiane De Craecker-Dussart, « Françoise Waquet, *Une histoire émotionnelle du savoir (XVII^e-XXI^e siècle)* », *L'Homme* [En ligne], 233 | 2020, mis en ligne le 27 février 2020, consulté le 04 janvier 2023.
URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/36879> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lhomme.36879>

economic and financial relationships between the metropolis and the colonies. But after Algerian independence was granted in 1962, the reconfiguration of the colonial field of power, which was disrupted overnight, largely relegated Mauss's influence on international economic exchange to the dustbin of history» (pp. 156-157).

Pourtant, il nuance ce propos dans le chapitre décrivant l'influence maussienne au sein du mouvement des non-alignés, en particulier sur la pensée de Mohammed Bedjaoui. Le Nouvel ordre économique international que ce dernier cherchera à construire trouve son inspiration dans la logique du don, selon Grégoire Mallard. Les relations entre pays auraient dû se fonder sur de «vrais» dons et non pas sur une aide économique liée ou sur l'aide au développement dont on connaît, depuis des décennies, les effets pervers. Notre auteur tente alors de dérouler la logique du don pour analyser la crise que la zone euro a

subie ces dernières années, dans l'ultime chapitre de cet ouvrage. Il souligne ainsi que l'œuvre de Marcel Mauss peut – encore aujourd'hui – servir pour penser de nouvelles politiques financières internationales, et que la troïka ou ses successeurs feraient bien de s'en inspirer...

En somme, le livre de Grégoire Mallard est fort riche et revisite de façon originale l'histoire du xx^e siècle en l'éclairant de la pensée stimulante de Marcel Mauss. Deux légers regrets cependant, puisque l'exercice de la recension l'exige. Une véritable conclusion reprenant le propos et le synthétisant aurait été la bienvenue au sortir de ce bel exposé, où la minutie des détails risque parfois d'égarer le lecteur. En dernier lieu, l'on peut s'étonner de voir un «French native speaker» nous offrir un ouvrage en anglais – fort bon d'ailleurs – sur l'un des pères fondateurs de l'anthropologie francophone...

Yvan Droz

Françoise Waquet
Une histoire émotionnelle du savoir (xvii^e-xxi^e siècle)
 Paris, CNRS Éd., 2019, 352 p., bibl., index.

LA RECHERCHE scientifique est généralement perçue comme un processus parfaitement ordonné, sans aucun état d'âme. Au contraire, Françoise Waquet veut montrer ce qui ne se voit pas dans ce mécanisme, en dévoilant les personnes qui se cachent derrière les chercheurs et la façon dont ils vivent l'exercice quotidien de leur activité. Ce ne sont pas des robots, mais des êtres humains qui, en tant que tels, ressentent des émotions : enthousiasme ou lassitude, sympathie ou antipathie, admiration ou jalousie, fierté ou pudeur, angoisse souvent, dépit parfois, la liste peut être longue.

L'auteure, Françoise Waquet, historienne diplômée de l'École des chartes et directrice de recherche au CNRS, s'est spécialisée dans l'étude des milieux savants du xvii^e

au xxi^e siècle. Ce nouvel ouvrage couvre différentes disciplines scientifiques, dont l'histoire, la géographie et l'anthropologie. Il se fonde sur des témoignages des acteurs eux-mêmes : autobiographies, correspondances, journaux personnels, mais aussi discours (par exemple, lors d'une remise de mélanges), leçons inaugurales, remerciements ou mémoires. Il recourt également à des rapports officiels et à des enquêtes réalisées au sein des institutions où opèrent les chercheurs.

Prendre les émotions en considération permet, en un certain sens, de voir comment la science se fait en tenant compte des nombreux doutes, fausses pistes, erreurs, reculades, frustrations, insatisfactions, ennui même, qui ponctuent souvent les mois de

travail nécessaires avant d'aboutir, dans le meilleur des cas, à l'enthousiasme et la joie de la découverte. Marie Curie ne disait-elle pas : « Une grande découverte ne jaillit pas du cerveau du savant tout achevée [...] ; elle est le fruit d'un labeur préliminaire accumulé »¹.

Françoise Waquet cherche donc à mettre en évidence le rôle joué par toutes ces émotions dans la construction du savoir. Celles-ci sont de plusieurs ordres. Elles peuvent être liées aux personnes rencontrées au cours des travaux, comme un directeur de thèse ayant servi de modèle. Elles s'exprimeront alors dans des hommages appuyés, comme ceux de François Ganshof à Henri Pirenne, ou dans la présence de la plupart des anciens élèves au dernier cours d'un professeur « fascinant », ou simplement dans une amitié entre chercheurs. Sachant que le résultat des recherches se concrétise par l'écriture, une découverte ou un travail arrivé à terme donnant normalement lieu à une publication, le chercheur est donc également en proie aux doutes qui hantent tout auteur : peur du manque d'objectivité, angoisse d'être mal compris, crainte de ne pas être édité. On connaît le jeu complexe des pratiques de l'édition scientifique et de l'évaluation par les pairs auxquelles il faut se soumettre : l'éditeur ou le directeur de revue demande parfois des modifications jugées excessives et pas toujours justifiées ; les évaluateurs (qui, de même que l'auteur, sont normalement anonymes) pourraient privilégier le conformisme plutôt que l'originalité. Dans des publications collectives, la cohabitation entre auteurs peut être la cause de contrariétés supplémentaires, notamment lorsqu'il faut gérer des problèmes tels que le manque de coordination, les délais non respectés, les conflits de préséance dans la liste des collaborateurs, etc. Et, une fois le texte paru, tout n'est pas terminé : les différentes manières dont il est perçu, critiqué ou ignoré, sans parler des plagats toujours possibles, sont aussi des sources d'inquiétude pour le scientifique.

Il n'y a pas que les personnes qui provoquent des émotions : les lieux et les outils de travail en suscitent également. La façon

dont les chercheurs se sentent au sein de leurs laboratoires ne retient guère l'attention et, pourtant, d'après leurs témoignages, cela revêt une grande importance. Ainsi Marie Curie évoquait-elle son « hangar si pauvre », où elle se sentait à l'aise et disait y avoir bien travaillé. Lorsque Christian de Duve compare son laboratoire de l'Université catholique de Louvain (UCLouvain) en Belgique, où il fut formé et qu'il appréciait, à celui qu'il fréquenta à Saint-Louis aux États-Unis, il déplore le fait qu'il régnait, dans ce dernier, « un culte du secret avec son fond sous-jacent de méfiance et de compétitivité. Chacun travaillait dans son coin et les échanges n'y étaient pas encouragés »². Les bibliothèques sont aussi des lieux de travail obligés pour le chercheur, mais pas nécessairement appréciés : trop de bruit, d'inconfort, ouvrages pas toujours en libre accès, attentes trop longues, manque de places, etc. L'auteure considère même que l'ouverture de la nouvelle Bibliothèque nationale de France (BNF), en 1995, fut vécue par beaucoup comme une catastrophe, car mal organisée au départ ; elle était dès lors devenue une bibliothèque de dernier recours et non plus un lieu de travail familier, comme l'était le site Richelieu ! Il reste alors au chercheur à s'exiler dans son propre bureau, s'il en dispose, un refuge fournissant le bonheur du chez-soi. Quant au travail sur le terrain exigé en géographie, cartographie, géologie, océanographie, anthropologie (etc.), il est la plupart du temps encensé par les scientifiques de ces disciplines, même s'il peut s'avérer rude, voire hostile ou dangereux.

Que dire des objets et outils de travail accompagnant le chercheur ? Les cahiers de laboratoire ayant tendance à devenir systématiquement électroniques et standardisés, ils témoignent moins de l'état d'esprit des scientifiques qu'auparavant,

1. Marie Curie, *Pierre Curie*, Paris, Odile Jacob, 1996 [1924] (« Opus » 39) : 124 (citée par Françoise Waquet, p. 186).

2. Christian de Duve reçut le prix Nobel de physiologie et de médecine en 1974 : cf. *Sept vies en une. Mémoires d'un prix Nobel*, Paris, Odile Jacob, 2015 (« Poches. Sciences ») : 105.

puisque les mentions personnelles y sont désormais impossibles. Cela dit, on sait combien les livres, les papiers personnels, les notes de terrain sont précieux pour un chercheur. Aussi, quel énervement quand il ne trouve plus un dossier ou une note ! Quel traumatisme quand, pour diverses raisons, il perd tout son matériel de travail ou, pire, le résultat de ses recherches ! Que de frustrations, enfin, quand l'ordinateur ne répond pas correctement : blocages, messages d'erreurs, connexion capricieuse, disparition des données après une longue consultation, avalanche de messages inopportuns, virus, etc. En revanche, les chercheurs se disent contents de pouvoir consulter rapidement et de chez eux des documents numérisés. Encore faut-il être prudent : par exemple, il ne faut pas manquer d'éventuelles mentions manuscrites au verso d'une carte ancienne, qui ne se verront pas sur l'écran et pourraient leur réserver des surprises, bonnes ou mauvaises. Dans certains cas donc, l'examen physique des documents originaux s'avère toujours nécessaire, même au ^{xxi}^e siècle !

Françoise Waquet propose ensuite une comparaison des pratiques actuelles de la recherche scientifique avec celles qui avaient cours au moment de la « République des Lettres », aux ^{xvii}^e et ^{xviii}^e siècles, quand s'instaura la science moderne. Elle constate que la situation dans ce passé est fort similaire à la nôtre. La communauté savante y était perçue sans émotion, alors qu'elle donnait déjà à voir toute la gamme des réactions, positives et négatives : relations d'amitié, marques d'admiration, disputes à propos d'ordres de préséance ou de sujets étudiés (« querelles d'experts »). Les motifs de mécontentement y étaient légion : plaintes face au froid glacial dans certaines bibliothèques et à l'interdiction d'y consulter ou transcrire des manuscrits, ou encore face à la difficulté d'utilisation du microscope (pour autant symbole de la modernité scientifique), notamment à cause de la médiocre efficacité des lentilles. L'auteure rapporte également des réclamations portant sur les éditions souvent jugées décevantes, et ce, pour diverses raisons : avarice et incompetence des imprimeurs, encre de mauvaise qualité, caractères usés, coquilles nombreuses, gravures sur cuivre non renouvelées vu leur coût, etc. Elle retrouve aussi le même choc émotionnel provoqué par la perte de livres utilisés ou de notes manuscrites résultant d'années de recherches. À une échelle différente et qui ne manque pas d'étonner, Françoise Waquet constate enfin que l'impression d'être noyé par l'abondance d'informations, que l'on pensait propre à notre époque entre autres à cause d'internet, existait déjà chez certains savants des siècles passés, effrayés par la masse croissante des livres disponibles depuis le développement de l'imprimerie : ils parlaient, par exemple, de « torrent », « déluge », ou même de « chaos » !

On le voit, cette approche par les émotions peut utilement montrer que les multiples étapes du parcours d'un scientifique sont souvent semées d'embûches, la plupart du temps gommées et passées inaperçues. Seul compte le résultat du travail de recherche, et encore quand il est positif, sinon on n'en parle même pas ! Peu de traces des échecs, des doutes, des reculades, des remises en question. Le chercheur a longtemps mis sa personnalité entre parenthèses affirmait Antoine Prost³, même si actuellement une évolution se fait jour. Cependant, on est loin d'une exposition outrancière des émotions, ce qui n'est d'ailleurs pas souhaitable : il ne faut pas tomber dans l'excès inverse et sacrifier l'objectivité et l'esprit critique à la sensibilité ; le risque serait trop grand de glisser dans la désinformation⁴ !

On le voit, cette approche par les émotions peut utilement montrer que les multiples étapes du parcours d'un scientifique sont souvent semées d'embûches, la plupart du temps gommées et passées inaperçues. Seul compte le résultat du travail de recherche, et encore quand il est positif, sinon on n'en parle même pas ! Peu de traces des échecs, des doutes, des reculades, des remises en question. Le chercheur a longtemps mis sa personnalité entre parenthèses affirmait Antoine Prost³, même si actuellement une évolution se fait jour. Cependant, on est loin d'une exposition outrancière des émotions, ce qui n'est d'ailleurs pas souhaitable : il ne faut pas tomber dans l'excès inverse et sacrifier l'objectivité et l'esprit critique à la sensibilité ; le risque serait trop grand de glisser dans la désinformation⁴ !

3. Antoine Prost considère, en effet, que l'historien peut jeter un regard personnel sur l'histoire, sans pour autant perdre son objectivité. Il le démontre dans son ouvrage *Douze Leçons sur l'histoire* (Paris, Le Seuil, 1996 [« Points. Histoire » H225]), issu d'un cours donné à la Sorbonne et qui, au moyen d'un style vivant, rempli d'anecdotes, cerne le métier d'historien et ses enjeux.

4. Cf., sur ce risque, Christiane De Craecker-Dussart & Willy De Craecker, « Les dangers de la désinformation : appel au sens critique, aux documentalistes et experts », *Cahiers de la documentation*, 2011/2 : 35-47 (<https://www.abd-bvd.be/fr/cahiers-de-la-documentation/2011-2/>).

En conclusion, Françoise Waquet nous apprend beaucoup sur la vie des scientifiques. Regrettons toutefois l'absence d'un index des sujets, qui faciliterait l'utilisation de l'ouvrage, et d'un glossaire qui le rendrait plus clair, certaines notions demeurant assez vagues, comme « économie ou régime émotionnel », « affects », « dimax » ou « écologie »⁵. Une fois son livre refermé, on ne verra donc plus les scientifiques actuels ou les savants des XVII^e et XVIII^e siècles comme des « machines à penser » dépourvues de

sensibilité. Mais, il faut en convenir, la discrétion reste de mise, l'objectivité, la règle à respecter au mieux, et l'esprit critique, l'exigence...

Christiane De Craecker-Dussart

5. Souvenons-nous du fameux précepte que Nicolas Boileau (1636-1711) énonçait, en 1674, dans son *Art poétique* : « Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement, et les mots pour le dire arrivent aisément ».